

YO SÓLO QUIERO CAMINAR
DEUXIÈME PARTIE: EXTRAIT

*Día grande, mare
el que lo encontré
lo he señalao a punta de navaja
sobre la paré*

J'arrive en avance au théâtre, c'est ce soir qu'il chante. Il y en d'autres aussi, des tas d'autres à découvrir ou déjà connus, déjà aimés par moi. Mais c'est lui que je viens écouter. Lui que je viens voir. Lui : Antonio « el Cuervo ». Je le connais, je connais son chant, par une cassette achetée au *rastro*. Sur la couverture, le visage de l'homme est gros, joufflu. Le visage ne ressemble pas à la voix. Je l'ai tellement écoutée qu'elle est usée, en certains endroits la voix est détériorée. Je l'écoute dans l'obscurité toujours, étendue dans le noir.

Il y a du monde déjà devant l'entrée et dans les bars alentour. C'est dans celui qui est juste à côté du théâtre que je retrouve les élèves des cours de « El Espeleta ». Je deviens vite très excitée, je ne sais pas pourquoi, les autres aussi le sont, tout le monde l'est. Il y a une légèreté dans l'air, une légèreté comme une gaieté, qui prend à bras le corps. C'est tout à fait inhabituelle la façon avec laquelle les compagnons de cours m'accueillent. Pour la première fois ils sont chaleureux, comme s'ils avaient accumulé, après et avec l'hostilité vers l'étrangère, une chaleur inouïe et que jusque-là ils n'avaient pu la manifester. Je ne cherche pas à comprendre, sans doute c'est par qu'on se retrouve pour la première ailleurs et puis que c'est la Première de la "Cumbre". Le printemps est arrivé il y a deux jours, soudainement. Il paraît que c'est comme ça ici, qu'il n'y a pas de demi-saisons et que c'est l'été qui est arrivé en avance. À sept du soir, l'air est encore tiède. Je commande un verre de *Fino*, je le prends dans mes mains et je vais vers la porte. Je ferme les yeux, tout est orange à l'intérieur, j'avale une longue gorgée. Les yeux toujours fermés je m'appuie au chambranle, je passe alors de l'ombre à la pleine lumière, je suis sortie du brouhaha du bar et la rue est presque silencieuse.

Sept heures du soir, c'est l'heure du jour que je préfère. La nuit, c'est cinq heures, juste avant l'aube. À sept du soir tout s'apaise et la grâce peut venir, il y a des miracles qu'on ne voit pas à sept heures. J'entrouvre les paupières, la lumière me fait encore plisser les yeux. A travers leur fente je contemple la rue, elle descend en pente douce, elle est blanche sous le soleil.

Tout à coup je les vois : trois silhouettes d'hommes qui marchent à contre-jour. D'abord je ne peux discerner s'ils s'éloignent ou se rapprochent. Ils se rapprochent et je me sens prise d'un léger vertige, inexplicable. Un des hommes boite.

Je reste fixée sur ces trois ombres qui avancent tranquillement. À droite il y a un petit, trapu, celui du milieu est plus élancé, il traîne sa jambe, à gauche c'est un petit maigrelet. Ils s'approchent et j'entends qu'un d'eux chante. C'est le plus grand, le boiteux. De loin on dirait le chant du Muezzin, une sorte d'incantation, avec de longs intervalles de silence rythmé entre les strophes.

Le chant me frappe plus encore que la vision ; je reste immobile appuyée au chambranle, clouée oui, à un poteau d'exécution. Ils sont proches maintenant. Ce sont trois gitans, celui du milieu, celui qui chante et qui boite, est d'une beauté déchirante. Il n'y a pas d'autre mot pour dire sa beauté. Il a une grande balafre sur la joue, le visage est buriné de soleil ou de vent, les cheveux sont très noirs et s'enroulent autour du cou. Et puis il y a cette jambe qu'il traîne lamentablement. Il chante en marchant mais il ne regarde que le sol, pas une fois il ne lève les yeux pour regarder ce qui l'entoure. Ses pas, avec la jambe traînante, coïncident

avec les silences, ils marquent le rythme de son chant. Tous les trois avancent pris dans la même cadence, celle du boiteux.

Je m'enfonce dans le bar pour trouver quelqu'un qui saura me dire qui il est, qui est cet homme. Je dois le savoir. J'entraîne un de mes compagnons de classe vers la porte. Il jette un coup d'œil rapide et il affirme: "*Lui, c'est Antonio el Cuervo*", je suis stupéfaite, puis je m'entends dire: "*Quoi, il boite, Antonio el Cuervo?!*" "*-Et même salement, tu vois.*" Après avoir dit ça, il retourne à l'intérieur du bar, là où son verre et ses amis l'attendent.

Antonio el Cuervo? Il ne ressemble pas à la photo sur la cassette, ce n'est pas le même homme. Mais la voix oui, c'est bien cette voix particulière, étonnante. Je reconnais même le chant. La voix va beaucoup mieux avec ce visage affuté qu'avec celui gros, sur la cassette pirate. Découvrir le vrai visage de cette voix écoutée pendant des heures est ahurissant pour moi. Découvrir ce visage...

Il est maintenant à deux pas de moi, je me tiens le souffle coupé. Je suis toute droite dans ma robe volée pour cette soirée, je ne peux pas détacher mon regard de lui. Il lève les yeux sur moi. Ils sont noirs, ils sont comme du charbon ardent et moi je me trouve là, à l'attendre avec un sourire total, un sourire de toute ma personne. Alors il s'arrête net, Antonio « el Cuervo » et il me considère gravement. Il fronce les sourcils. Je soutiens le regard, bravement, puis fermement aussi, même si mon sourire tremble. Je frémis, je suis émue. Ses compagnons se sont immobilisés aussi, ils considèrent celle qui est la cause de l'arrêt soudain. Mais je ne vois que lui. Il fait alors une drôle de chose: il pose subitement le genou de sa bonne jambe à terre et, comme ça, agenouillé sur le trottoir, il se signe solennellement. Puis il embrasse le pouce de son poing fermé et ouvre la main sur le ciel, comme une fleur au soleil. Il fait ça en se relevant et en me souriant, c'est un sourire enchanteur de toutes ses dents en or. Il se remet à marcher et... il ne boite plus! Il y a même un imperceptible balancement dans les hanches, c'est un petit rien gracieux, crâneur. Je ne bouge toujours pas, je n'ai pas fait un mouvement. Je suis subjuguée ; je le regarde s'éloigner. Il disparaît dans le théâtre.

Je ferme les yeux, je veux voir, revoir ce qui vient de se passer. Il a marché cent mètres ou plus en boitant, il s'amusait à boiter. En boitant il est arrivé jusqu'à moi, alors je lui ai souri. Il m'a vue, il a vu ce sourire et il s'est agenouillé. Il s'est signé, il s'est relevé et il m'a jeté un sourire prodigieux, puis il s'est remis à marcher et il ne boitait plus. Il a joué à boiter et il a joué avec les circonstances, il a fait ça comme pour me faire croire que j'étais une apparition, une vierge, la « *virgen del pilar* » par exemple. Il a fait ça pour me faire croire que mon sourire opérait des miracles. Mais l'apparition c'est lui.

Je suis sous le coup, je suis sous l'impact de cette rencontre, c'est l'homme dont le chant me ravit depuis des mois que je viens de rencontrer là, l'impact se reproduit en moi comme en écho, en avalanche de sensations.

À nouveau je m'engouffre dans l'obscurité, dans le bruit, dans la foule du bar, je veux boire du Fino. Quand il m'est servi je le saisi avec anxiété presque. Je bois une longue gorgée j'en garde dans la bouche. Au milieu des corps étrangers je savoure la majesté de cette vision, et celle de ce geste incroyable. Et puis le talent, le talent de se servir des circonstances pour en faire de la grâce.

Et encore ça: boiter pour s'amuser, pour tromper le monde. C'est un lien jeté entre nous désormais, un lien secret. À côté de moi on rit, ils sont pris dans des conversations, je suis même appeler à témoigner, mais je n'ai pas suivi.

Je ne peux participer à rien, j'ai perdu la tête. "*Qu'il est beau! Qu'il est beau!*", je ne pense que ça.

Je me demande quels coups du sort ont ouvert des tranchées pareilles dans le visage altier. La cicatrice qui lui lacère la joue, de quelle violence provient-elle? Et puis les dents, ces dents en or qu'il arbore fièrement comme un bijou, de quelle perte première viennent-elles? Mais les yeux, des yeux sombres comme je n'en ai jamais vus, ces yeux fous d'un vécu inimaginable... Ce sont eux qui demeurent le plus en moi. Comment supporter de tels yeux?

L'heure est venue, je suis machinalement le mouvement vers le théâtre. Je reste un peu à l'écart, il faut ralentir les battements du cœur. Je ne crois pas que mon cœur ait battu aussi fort, aussi vite depuis les courses, quand j'étais gosse. Je dois me calmer, il faut calmer l'excitation, sinon je ne pourrais pas l'écouter.

Le public est installé dans les fauteuils, j'ai repéré une place vide au troisième rang, je m'y suis glissée et maintenant j'attends. J'attends avec une impatience insensée que les lumières s'éteignent et que le rideau s'ouvre. Ça n'en finit plus et je suis épuisée. Que l'obscurité vienne, qu'elle me sauve des saluts obligatoires ! Je dois de toute urgence retrouver mon intimité. Elle arrive enfin, le rideau s'ouvre, il y a beaucoup d'applaudissements, on le reconnaît.

Aveugle, je crois d'abord que c'est lui et mon cœur s'emballe, il s'emballe de nouveau. Mais c'est un autre, un autre *cantaor*. Il est installé là, seul, assis sur une simple chaise au milieu de la scène ; un projecteur d'un blanc chaud est braqué sur lui, tout le reste est noir, le fond est noir. Je pense : il n'y a pas de mise en scène plus belle. Et cette pensée va revenir depuis trente ans, à chaque fois que je vais *presenciar*, être activement présente, à un concert qui n'ajoute aucun élément de séduction. Pas de chœur de femmes qui dansent, et surtout pas les artifices ; lumière, fumée, tout ce qui fait le « show ». Avec Camarón c'était de la folie. De toute ma vie je n'ai jamais rien vu d'aussi beau sur une scène que Camarón assis sur une chaise comme le guitariste qui l'accompagne, ils sont tous sublimes quand il l'accompagne, ils sont amoureux de son chant, la communion est totale. C'est l'inexplicable transmission de Camarón, même les yeux cloués au sol, sans regarder le public, jamais.

Au palais des sports chaque année, il ne relevait pas les yeux. Il serait parti en courant sinon. Trop timide, et il arrivait à tous de cette façon. Il pénétrait en nous, c'était une extase collective qui n'avait rien d'un délire. C'était une concentration, une réception massive. Si on ne l'a pas vécu, on ne peut pas imaginer ça.

Bresson dit « *c'est dans sa forme la plus pure qu'un art frappe le plus fort* », je sens ça comme lui. « el Cuervo » c'est la forme la plus pure d'un *cante* de Jerez, dans la tradition d'un artiste génial, Manuel Torre. Avec lui sont arrivés *los sonidos negros*, les sons noirs, mais tout ça était devant moi, à découvrir, ça allait prendre des années et ça ne finirait jamais, ça ne finit jamais.

Ce chanteur sur scène, je dois être la seule dans le théâtre à ignorer son nom. L'impatience de la venue d'Antonio « el Cuervo » me rend incapable d'écouter, de goûter à quoi que ce soit. Maintenant je supplie secrètement qu'il finisse, qu'il en finisse, c'est à la providence que je le demande. C'est trop long et je m'inquiète. Antonio « el Cuervo » il est bien au programme? À cette question chuchotée à ma voisine, on me répond *oui*. J'ai peur qu'il soit déjà reparti. Je me demande ce qu'il fait pendant ce temps interminable, le temps dans la loge avant de se produire devant un public. Les toreros sont pris dans la peur entièrement, une peur unimaginable, personne ne semble s'en rendre compte. La même peur avant chaque corrida, elle peut durer trente ans pour les plus vétérans. Ils acquièrent la technique, l'expérience, leur art se perfectionne, même face à des taureaux *intoreables* mais la peur ne change pas. Quand ils arrêtent c'est parce qu'ils n'en peuvent plus de cette peur, de la vivre à chaque fois. C'est quand ils sont épuisés par la peur, la même toujours, qu'ils arrêtent, aucun art n'expose aussi complètement à la mort. Mais lui el « Cuervo » qu'est-ce qu'il fait de tout ce temps?

Le chanteur a fini on dirait, car on l'applaudit longuement, trop longuement. J'ai peur que ça indispose « el Cuervo », il doit se trouver dans les coulisses, prêt à sortir. Le rappel de la salle force le chanteur à se rasseoir et à attaquer un autre chant. Je me désole, j'imagine qu'Antonio el Cuervo va partir, qu'il va repartir sans avoir chanté. Je le devine impulsif, impatient, cabotin.

Enfin le chanteur termine, sous les applaudissements il salue humblement à nouveau et puis il disparaît derrière le rideau rouge. Mais voilà que la lumière revient avec toute sa violence. Les longues minutes qui suivent sont interminables.

Enfin la salle est de nouveau plongée dans l'obscurité, le rideau rouge s'ouvre. Cette fois c'est lui, c'est bien lui, c'est Antonio El Cuervo. Il apparaît avec sa démarche particulière, la souplesse de son corps dégingandé a quelque chose d'enfantin. Je crois voir un petit garçon mais quand il salue, sous les applaudissements de tout le théâtre, la voix unique, nasillarde, brisée, révèle une maturité insondable.

Il s'assoit. Je me concentre dans une tension d'écoute extraordinaire. Je voudrais n'être qu'un élément de l'acoustique générale, j'ai peur à nouveau. J'ai peur que ma présence ne soit pas assez discrète. L'expectative démesurée dans laquelle je me trouve risque peut-être de le troubler. Assis, sans bouger, les mains sur les genoux, son regard aiguisé scrute l'obscurité devant lui, il fouille le public, il le mesure, il sent sa disposition. C'est un regard scrutateur et absent à la fois. Il y a des chuchotements, même s'ils sont très bas, ils sont trop forts, je crains qu'on l'empêche de se concentrer. Mais comme ses yeux continuent à sonder tranquillement la masse noire du public, comme il continue à se taire, le silence se fait peu à peu. Il attend qu'il soit total, il reste encore sans rien dire ni rien faire. C'est seulement quand le silence a atteint la profondeur qu'il désire, qu'il commence à chanter.

Sa voix étrange part du silence et augmente doucement. La première réaction du public, je la perçois immédiatement, c'est la surprise. L'insolite. Ce chant perturbe. Il ébranle, il est aride, primitif. Il blesse, il me blesse, il me fait mal pour lui et il me fait mal à moi. Cet homme ne connaît pas l'indulgence. Il y a trop de douleur et d'indépendance en lui pour qu'il puisse vivre sans colère, c'est ça que je pense. Je pense que sa vie intérieure doit ressembler à cette scène éclairée où il se trouve entièrement seul, cette scène d'où il renvoie chacun à sa solitude première, à sa solitude dernière aussi.

Il s'exprime avec une telle véracité, la portée communicative de ce chant est si forte, qu'elle exige une compensation. Pour moi, c'est certain: il faut se dépouiller à son tour, il faut que le public le reçoive comme il se donne, il faut livrer son intérieur. Le remercier aussi. On doit le récompenser. Je ferme les yeux devant ce que je sens ; ce que je sens sans rien pouvoir y faire, c'est que je suis prête à être, à moi toute seule, cette compensation. Le silence résonne dense entre les *coplas*, il le tient, il le retient dans sa gorge. C'est la musique invisible et muette du *cante jondo*. C'est une solitude sonore.

J'écoute comme jamais je ne l'ai fait, je crois. De tous les yeux de mon âme. J'ai beau être ignorante, ne rien savoir encore, je reconnais dans ce chant une saveur antique, un savoir prodigieux. Les applaudissements résonnent, el Cuervo salue rapidement, il a l'air content, et puis soudain une ombre le traverse. On dirait que quelque chose le dérange dans ce succès, quelque chose d'équivoque et qui l'humilie. Peut-être qu'il est persuadé que personne ne peut le comprendre, ni lui, ni son chant, son chant antique. Je ne sais pas, je ne peux pas le savoir !

Soudain il parle. Il se met à parler et c'est uniquement pour dénoncer l'ignorance de ses contemporains. Ça ne flatte pas le public. Puis il commence un autre *cante*, il s'y plonge comme pour oublier mais aussi pour y déployer toute sa plainte, toute sa rage.

C'est la fin. Il y a eu de longs applaudissements et puis le rideau s'est fermé, et la grande lumière, la lumière laide, générale, s'est allumée.

Moi je reste assise, immobile au milieu du flot des gens qui sortent, je ramène mes genoux vers moi pour les laisser passer ; c'est long et pénible, pour eux, pour moi. C'est que je dois retenir les échos, ceux du chant maintenant. Et quand, enfin, tout le monde est passé, je me lève. Je constate que j'ai laissé partir tous mes camarades danseurs, ça m'est égal. Je suis debout, seule, au milieu des sièges vides. Il y a du bruit du côté de l'entrée des loges. Je veux m'en approcher mais j'ai peur, pourtant je fais des pas dans cette direction, ce n'est pas moi, ce sont mes jambes. Je n'ai aucune volonté.

Un homme aux traits japonais ou chinois, je ne sais, un homme aux yeux fendus sort de là. Derrière lui, il y en a d'autres. Ils ont tous des mines bohèmes, des mines joyeuses ; ils blaguent. Je donnerais n'importe quoi pour être comme eux, pour avoir leur nonchalance. Moi je suis tendue comme un arc, tendue comme une corde de guitare à cet endroit précis: juste avant de casser.

L'homme oriental me salue, il le fait comme s'il me connaissait. Il me demande si j'attends quelqu'un, il le fait avec une simplicité si étonnante, je ne pouvais m'y attendre... Je suis prise de court, troublée par la question. Aucun mot ne sort de moi et je ne bouge pas non plus. Lui me regarde avec attention pendant tout ce temps. Embarrassée je hausse les épaules, et puis je dis " *-non*". Très vite j'ajoute que j'ai beaucoup aimé Antonio « el Cuervo ». Le visage de l'homme oriental s'ouvre, lumineux. Il dit: "*Alors reste-là, il va bientôt sortir. Tu vas venir avec nous!*" Il m'a tutoyé. Dans ma vie c'est comme ça souvent, les choses semblent se dérouler par magie. C'est comme si tout était écrit, définitivement. Que je n'ai qu'à me laisser porter, ne pas m'appartenir, me laisser mener par mon destin, vers ma destinée... Il faut seulement que la tête, que le cœur, enfin que rien ne soit parasité. Paralysé : c'est-à-dire que rien n'empêche la disponibilité de tous les instants. Je pense à cette chance que j'ai dans les rencontres, quand quelque chose commence à me hanter.

Je ne rêve pas, non, c'est comme ça. Avec assiduité mes rêves se transforment en réalité, mais ce n'est pas moi qui le fais. Ou alors c'est que je rêve très fort, tellement fort que ça dépasse tout, que ça me dépasse.

Je remercie l'homme. J'accepte tout de suite, sans manières. Il se présente, il s'appelle Chiaki, il est japonais. Antonio « el Cuervo » est son ami depuis longtemps. Après il y a un court silence puis Chiaki parle, il le fait en éclatant de rire, ces dents blanches sont très serrées. Je m'excuse parce que je n'ai pas bien compris. Il répète avec un autre éclat de rire, mais moins fort. Ce qu'il dit, ce qui le fait tant rire, c'est que « el Cuervo » lui a appris à chanter flamenco. Le rire me prend, je l'ai à peine senti venir : un japonais chanter du flamenco. Non, je ne pouvais l'imaginer. Oui, je le croyais. Je crois toujours que tout est possible du moment qu'on aime. Mais il faut aimer beaucoup. Chiaki aime beaucoup le *cante*. Surtout, c'est le *cante* de « el Cuervo » qu'il aime.

Après le rire ensemble, la timidité m'a abandonnée, d'un coup. La hardiesse l'a remplacée. Une hardiesse je ne me connaissais pas, pas comme ça. Telle que je suis là, c'est la première fois. Je suis française et je suis venue définitivement pour ça, pour le flamenco. Pour apprendre à le danser. Définitivement oui, je le sais, c'est pour la vie. Je suis sûre que j'aimerais cet art jusqu'à la mort, jusqu'à ma mort. Il comprend tout Chiaki. Son regard est attendri et aussi il m'attendrit. Je crois que c'est la courbe parfaite de la peau tendue vers la source de l'œil qui m'émeut, je trouve ça magnifique, toujours. Je dis encore que des révélations comme ça, c'est rare. Sans doute même que ça n'arrive qu'une fois dans la vie. Ça fait deux mois que je suis arrivée. Non, je ne savais pas un mot d'espagnol en arrivant, je ne savais même pas dire *merci*. Oui, j'ai appris vite mais c'est parce que je suis venue avec un moins de mille francs, alors on apprend vite.

Je lui dis que ça s'est passé comme ça : un jour j'ai tout laissé, j'ai suivi mes pas, c'est tout. La détermination, je ne sais pas d'où elle est venue, elle était ahurissante. J'ai agi sans écouter ce que les autres en pensaient, la famille non plus. Non, rien n'aurait pu m'arrêter.

Chiaki dit que le flamenco fait ça, que je vais être étonnée, que j'en verrai d'autres comme ça. De l'autre bout de la planète ils viennent pour ça, comme lui, comme moi. Lui il est peintre. Il est venu définitivement aussi, à cause de ça. Ses tableaux il les vend au Japon, mais sa vie est ici. Et Chiaki repart dans le rire. Si je le comprends bien il dit que jamais il n'a compté vivre du *cante*. Est-ce que moi je veux vivre du *baile* ? Oui, j'aimerais. Je le lui dis, puis je sens un silence s'emparer de moi, c'est presque de la tristesse. Chiaki est sur le point de dire quelque chose, mais il hésite. Un jour -il dit ça lentement, en prononçant bien- quand j'aurais le niveau pour me produire en public, il pourra chanter pour accompagner ma danse, si je veux. Il dit encore qu'il a un ami californien qui est un très bon guitariste. Ça fait 40 ans qu'il est en Espagne, il a enregistré deux disques LP avec el « Cuervo ». Lui aussi peut-être, pourquoi pas, il pourra jouer pour moi... Il rit encore et puis il dit que l'art, c'est comme ça, universel, que si c'était du folklore ça ne ferait pas ça.

Brusquement y a une rumeur, Antonio « el Cuervo » apparaît. Dans son sillage exubérant il entraîne les deux hommes avec qui je l'ai vu. Chiaki essaye de l'arrêter, il veut me

présenter, mais avec un geste d'impatience Antonio « el Cuervo » lui souffle: *"-Tu veux me présenter celle que je connais déjà?"*. Chiaki ne comprend rien. Antonio El Cuervo embrasse la petite troupe du regard ; ça signifie: que tout le monde me suive. Ils se dirigent vers le bar. Je suis dans un drôle d'état. Je les suis. Je suis stupéfaite de me trouver là, si vite, si près de el Cuervo. Il m'est inconnu et il m'est déjà connu.

À peine passé la porte il commande des boissons pour tout le monde. Il ne parle pas, il cri quand il commande. Je reste à l'écart, je ne détache plus mes yeux de lui, je ne peux plus me détacher. Il parle de ce soir, il parle du *cante*. Il prend à témoin tous ceux qui se trouvent là, avec des grands gestes, des gestes grands et élégants. C'est-à-dire, je n'ai jamais vu ça, il n'y a aucune emphase dans ces gestes, aucune pose, c'est lui. Son exubérance, c'est qu'il est passionné. Son énergie prodigieuse, c'est encore sa passion. Puis il s'y mêle une sorte d'impudence, une insolence à laquelle il ne peut renoncer. C'est le plus fort de sa joie on dirait. Il provoque avec jubilation, sa joie est impertinente. S'il agace, il s'en moque, s'il blesse, il ne le sait pas. De temps en temps, sa voix monte à nouveau, elle s'élève par-dessus le vacarme pour inviter à boire un nouveau venu, et il revient à son propos qu'il n'oublie jamais. Le ton devient prophétique, menaçant. Pourtant il débouche toujours sur le grand sourire doré. Je suis dans la contemplation, je suis perdue en elle. J'en oublie ma propre présence.

Chiaki se rapproche de moi, il le fait et se met à me parler de lui. Le père d'Antonio, «el Viejo», était forgeron, une profession ancestrale chez les gitans d'Espagne. Mais il était aussi chanteur de flamenco amateur, c'est-à-dire qu'il chantait pour les *Señoritos*. Les riches notables, les propriétaires des terres où ces mêmes hommes qui travaillaient comme journaliers, venaient le soir. Ils venaient, sur la commande des *Señoritos*, les propriétaires qui voulaient s'entretenir avec leur art et leur savoir. Pour ça, ils les payaient quelques sous, une misère. De jour, ils travaillaient la terre de ces hommes, de nuit, ils pratiquaient leur art, c'était aussi leur âme et leur seul bien. Los Cuervos était une dynastie de chanteurs célèbre à Jerez. C'était Manuel Torre, le plus grand chanteur à l'époque selon Chiaki, qui était ami du père d'Antonio. Il leur avait transmis ce chant à toute la famille, «*Le cante des sons noirs* ». -«*Les sons noirs ?* » je demande sans comprendre. Chiaki dit oui, et puis il fait un geste qui exprime que ça désigne quelque chose de grand, de complexe. Qu'il faut du temps pour comprendre, mais que peu à peu, j'apprendrais, je saurais.

L'accent de Chiaki est beau, curieux, c'est un mélange d'accent japonais et par moments, andalou. Il domine cette langue comme j'aimerais le faire déjà. Il repart sur « el Cuervo », c'est lui déjà lui qui nous lie, lui et son chant. C'était comme ça donc, avec Manuel Torre, que cette famille de Jerez avait hérité de toute la tradition de ce chant caractéristique, remarquable. Ils sont dix frères et tous chantent, mais c'est Antonio qui s'est distingué en gagnant un prix important et l'enregistrement du premier disque. «*Mais il est terrible* », il dit ça en plissant les yeux encore plus, je ne peux pas voir ses prunelles. Je demande « *Pourquoi il est si terrible ?* » Il y a un silence et puis Chiaki dit en hésitant :-« *C'est sa soif de vérité* ». Il ajoute -« *Sa soif de vérité le fait s'affronter à tout le monde. Il trop entier, radical dans ses jugements. Ça porte préjudice à sa carrière depuis toujours, mais il ne changera pas* ». Chiaki me livre ces informations sur le ton de la confiance. Puis il ne dit plus rien, il écoute Antonio qui est en déclaration de guerre avec un aficionado. On pourrait croire que ça va déboucher sur de la violence une telle véhémence, et puis non, « el Cuervo » rit de toutes ses dents. Je vois qu'il aime provoquer ; c'est ça ce qu'il aime, lancer des polémiques.

El Cuervo, m'explique Chiaki, tient par-dessus tout à sa liberté et «*rien ni personne ne doit l'enfreindre, pas même les liens affectifs, pas même les liens filiaux* ».

Antonio est excité comme un petit enfant, c'est peut-être parce qu'il est content de comment il a chanté ce soir. La vitalité de ses gestes électrise tout autour de lui, il emporte les regards dans une sorte d'hypnose. À chaque fois qu'un inconnu entre dans le bar, il l'invite. À part ça il parle de lui, ou plutôt, il parle de son chant. Son cabotinage ne ressemble à aucun autre, il est innocent. Chacune de ses paroles, je les reçois et lui, il ramène souvent ses yeux sur moi avec une sorte d'exultation contenue. Je la sens, je me tiens droite, remuée mais sereine, quand même.

Les serveurs annoncent la fermeture. Antonio « el Cuervo » sort une grosse liasse de billets, c'est son cachet de la soirée payé cash avant le concert. Chiaki m'explique : « *Il ne chante jamais s'il n'a pas d'abord l'argent* ». Je demande s'il en a souvent des concerts comme ça. Non, ça c'est « la Cumbre », c'est-à-dire le sommet, c'est un festival qui a lieu à Madrid une fois par an. C'est un des plus grands théâtres de la capitale. Antonio chante à l'étranger aussi, aux Etats-Unis surtout où il a vécu. Et au Japon.

« El Cuervo » a déjà pris le paquet de billets qu'il divise en deux parties inégales, et il cri, il ne sait pas parler autrement, il brandit la plus grosse liasse et il s'exclame: "*Ça c'est pour aujourd'hui, l'autre c'est pour demain! Après... que Dieu me protège!*" et il paye cash sur le comptoir les consommations des vingt ou trente personnes entrées dans le bar depuis la sortie du théâtre. Trente-deux mille pesetas.

Tout à coup ça me scandalise parce que personne n'a l'air de se rendre compte que cet argent qu'il flambe avec une telle ostentation, ce bonheur incroyable qu'il ne peut contenir de payer pour tous, ça en dit long sur lui. Sur son histoire. Et c'est à peine s'il est remercié. Parmi tous ceux qui se laissent inviter, les plus confortables sont ceux qui réagissent le moins, ils se tiennent là, dans une impassibilité amusée. Ce qui est visible, c'est qu'ils n'ont jamais connu aucune sorte de pénurie ni l'humiliation qui l'accompagne, et ce geste ne leur dit rien, ce geste qui est une folie magnifique de celui qui demain n'aura plus rien.

Il y a vraiment deux sortes d'êtres sur cette terre, et que l'on me pardonne d'aimer les uns et de me sentir irrémédiablement loin des autres, c'est cette pensée-là qui m'assaille, qui me le rend plus admirable encore.

Sur le trottoir les uns et les autres se séparent. Antonio « el Cuervo » marche avec un ami sans cesser d'adresser des clins d'œil rapides à Chiaki. Je comprends ces clins d'œil : Chiaki doit le suivre avec moi, il doit veiller à ne pas me laisser seule, à ne pas me perdre de vue, je ne dois pas disparaître. Je ris, Chiaki me regarde étonné, il ne comprend pas que si je le voulais même, je ne le pourrais. Nous voilà à sept devant une vieille Mercedes, on s'y engouffre.

Je ne demande pas où on va, je ne demande rien. Je le sais en cet instant : ma vie ne m'appartient plus. Dans la voiture, Antonio « el Cuervo » ne cesse de se retourner vers moi. Il parle avec un accent andalou tellement fort que j'ai du mal à tout comprendre, mais c'est merveilleux à entendre. Et puis soudain je me rends compte qu'il prononce mon prénom encore et encore. Il en essaye différentes sonorités. Sa consonance étant pour lui tout à fait nouvelle, il ne parvient pas à le mémoriser. Il le répète en le tapant en rythme sur le tableau de bord, les autres rient.

Nous arrivons dans le vieux centre-ville. La voiture s'arrête devant un bar, le "Doña Concha". L'endroit est calme, mais ce calme disparaît à la seconde où débarque cette bande d'agités que nous sommes. Rien que pour s'installer ce sont des cris, des appels et puis des chaises déplacées dans tous les sens. Je ne sais pas comment ça s'est fait : je me retrouve en face d'Antonio. Tout de suite je pense à cette difficulté, comment faire pour me dérober au magnétisme de son regard ? Il est très content, sa gaieté à lui ne doit rien à l'alcool; il continue à inviter tout le monde mais lui, c'est très lentement qu'il savoure son *fino*.

Sa joie est communicative. Il ne cesse de me parler tantôt la voix est puissante, tantôt elle est murmure, il n'y a rien entre les deux. Cette façon qu'il a, si particulière, de moduler sa voix, sans en comprendre un mot même, m'étourdit. Elle seule suffirait à m'enivrer. Je me sens emportée. C'est un courant qui m'éloigne de la terre ferme où demeurent mes acquis, ma raison. Ce courant me transporte vers un océan inconnu où je perds tous mes repères.

Antonio el Cuervo s'éloigne pour aller saluer deux personnes qui demandent depuis longtemps à lui parler et moi... Moi je reste abasourdie. Je ne distingue plus grand chose autour de moi des êtres ni des choses. Mes pensées sont happées vers lui. Et lui qu'est-ce qu'il ressent? Je pense : je suis une petite étrangère fascinée à ses yeux. Est-ce qu'il y voit plus ? Est-ce qu'il voit plus loin en moi? Sous son regard pénétrant je ne peux être que transparente. Et puis m'arrive une certitude, ce n'est qu'aux yeux des autres que tout nous sépare, en réalité lui et moi, je le sais là, nous sommes pareils. Il y a eu en nous trop de douceur mortifiée et nous ne pouvons la vivre sans passion.

Antonio revient, ses yeux brûlants, si noirs, se posent sur moi, sans arrêt. Quand il rapproche son visage, il me dévore, il dévore mes yeux, ma bouche. Sous ce regard qui me sonde, je veux rester entière, courageuse. Je n'ai peur de rien, et puis c'est trop tard. J'irai jusqu'au bout. « Jusqu'au bout », je ne sais pas ce que c'est, mais je sais que je le ferai, que je ne peux m'en défendre. Je sais que je ne peux pas m'y dérober. C'est une sorte d'hypnose mais je me tiens fière, en face, solide, résistante. Je suis prête, prête à tout.

Je crois qu'il n'est-il pas habitué à ce qu'on le regarde aussi directement. Il est une lumière trop vive et les autres le contemplant à distance, qu'on l'admire ou qu'on le considère comme fou. Mais moi j'abolis toutes les distances d'un coup et c'est ça qui l'ébahit, je crois.

Il me sourit puis s'immobilise enfin ; il devise à voix basse avec son cousin. Son sourire est irrésistible parce qu'il ne cache pas son ravissement. Pourtant je le vois, il veut calmer cette ardeur à se connaître. Sans me perdre de vue, il semble me dire: "*Attends, attends*". Alors je souris, l' impatient c'est lui !

Il s'applique à faire cas de ceux qui l'entourent. Bientôt on lui demande de chanter, il refuse. Je me joins des yeux à cette demande, je désire de toute ma personne, de toute ma petite personne qu'il chante là, tout près de moi. Il me considère alors, il y a de la gravité dans ce regard. Et puis il rit, c'est un petit rire bref et il se lance, il part dans le chant : comme quelques heures avant sur la scène, mais avec plus de ferveur encore, parce que là, c'est dans l'intimité se donne.

Ce chant est dur à recevoir, on est obligé de se dépouiller devant lui. Pour le recevoir on doit atteindre une densité de réceptivité maximum. Il faut que je sois présente comme jamais je ne l'ai été devant personne et que je prenne tout. Tout en pleine figure.

Je ne peux pas douter de ça : chacun des vers qu'il prononce m'est adressé, il chante sans me quitter des yeux, il s'appuie sur moi, sur cette bravoure qu'il vient de trouver ; et moi, sans comprendre toutes ses *Letras*, je devine ce qui m'échappe et je reste inassouvie.

L'expérience de cet homme est immense, ce qu'elle montre c'est l'univers de la douleur sans fond. C'est comme cette nuit qui s'approfondit en même temps que le désir, ce désir nocturne qui monte de toute part et qui, entre Antonio el Cuervo et moi, tandis qu'il chante, est en train d'abolir tout le reste.

Cette douleur qu'il me promet, je suis prête à l'accueillir, à la faire mienne. Il poursuit sans me lâcher des yeux, jamais. Ce chant est aussi terrible que ce regard, il effraye. Pourtant je n'ai pas peur, je suis ouverte de part en part pour mieux recevoir, pour m'imprégner de ces sons obscurs qui donnent le frisson ; en moi, c'est l'émoi.

Cette tension sans cesse renaissante, cette tension dominée, existe dans le flamenco et nul part ailleurs. Aucune musique ne le fait comme ça, à ce point. Il atteint un paroxysme, il se relâche pour mieux monter à nouveau, lentement, grâce aux silences qu'il tient puis qu'il déploie, majestueusement. Et il recommence jusqu'à un autre paroxysme, supérieur au précédent.

Je l'ai écouté jusqu'à l'usure sur la cassette, mais là, en sa présence, ça devient intenable : jusqu'où va t'il livrer ses entrailles, la vérité qui l'anime? Il termine son chant concentré sur moi et comme me tenant du regard, comme s'il voulait me posséder, comme s'il ne vit plus que là, accroché à mes yeux, jusqu'à ce *remate*, cet art de l'achèvement qui est comme une petite mort, un assouvissement final.

Il y a des *Ole* et des applaudissements, lui n'est conscient de rien. Il murmure au « gitano de Bronze » "*Oh cette petite! Cette petite!*" Je baisse les yeux, je rassemble mes forces pour me lever, le corps a ses raisons, et il a raison de moi, cette fois il faut que j'aille aux cabinets. Mais ce qu'il faut en même temps, c'est m'appliquer à n'en rien laisser paraître. Ma commotion intérieure ne doit pas transparaître. Contrôler le léger tremblement qui s'est emparé de moi, c'est ce que je dois faire.

Et c'est là, dans l'isolement des toilettes, qu'on synthétise tout. C'est l'endroit où on se retrouve seul avec son chambardement, avec son chaos. C'est là que je prends la mesure du

moment que je suis en train de vivre. Mon cœur chavire, il est plein de liesse. Puis je bois longuement, goulument l'eau. Je bois avec délice, à même le robinet. Elle est glacée, mes lèvres sont brûlantes, ma soif inextinguible. J'aspersion mon visage plusieurs fois, j'essaye d'éteindre cet incendie de mes joues. Quand je relève la tête il y a un miroir, je ne reconnais pas mes yeux, ils sont extraordinairement brillants, pénétrants. Je sais, c'est parce qu'ils s'attardent encore sur son visage à lui, c'est le regard que je lui ai dédié. Je me détourne parce ce que ce regard n'est pas pour moi, je ne veux pas en être témoin. Pourquoi cette vision m'est à moi même indécente ? Je ne le sais pas, tout à coup je me sens dépourvue de force, démunie. Oui, je suis innocente et j'aimerais déposer les armes à ses pieds.

Je ne veux plus qu'il chante ! Ce que je voudrais à l'instant, je ne peux le dire à personne. Ce que je voudrais c'est être endormie contre lui dans le noir, être abandonnée à ses côtés. L'inavouable c'est ce désir subit : être à sa merci.

Au moment où je sors, il entre dans les toilettes des hommes. Le couloir est étroit. Il s'arrête près de moi. Il me dévisage, il y a une jubilation dans les yeux mais aussi une gravité, puis un mouvement presque, il le réprime juste avant de toucher mon visage. Il a voulu le prendre dans ses mains. Je baisse les yeux, une fois encore je dois baisser les yeux, seulement ça. On se sépare, chacun de notre côté.

À la table je retrouve le monde. Chiaki me regarde en souriant de ses yeux fendus. Par-dessus la table, il me passe affectueusement la main sur la tête. Le geste a quelque chose de paternel, de complice aussi. Je me demande : est-il possible que je connaisse Antonio el Cuervo depuis ce soir seulement? Non, ça fait une éternité. Son chant je l'ai écouté en boucle sur le minicassette, une face et puis l'autre et comme ça, des heures et des heures. Confinée dans mes draps, dans l'insomnie, minute après minute, heure après heure, j'ai été enveloppée dans le chant, enveloppée dans les draps, prisonnière de l'insomnie mais prise par le chant : il m'en délivrait, m'en soulageait. Mais lui ? Toutes les portes pour arriver jusqu'à l'autre, jusqu'à la connaissance de l'autre, entre lui et moi elles ont été abattues les unes derrière les autres, on dirait. Cette proximité si étrange, brutale! Je suis abasourdie par ces pensées, abasourdie par ce qui m'arrive dessus. Et rien du reste ne m'atteint. Il y a le regard fendu de Chiaki sur moi, je le sens, je sens qu'il est bienveillant. Je suis ivre, mais ce n'est pas d'alcool. Quelqu'un me demande mon point de vue sur « la singulière personnalité du grand *cantaor* », je l'entends mais je suis incapable de répondre. Ils insistent, je finis par dire n'importe quoi, une formidable banalité. J'ai honte de ces mots qui ne sont à la hauteur de rien, s'ils sortent de ma bouche, ils ne sont pas miens.

Antonio el Cuervo revient en même temps que son cousin "el Gitano de Bronce" ; le troisième homme, celui qui complétait le trio de la rue. Avec leur costume noir, leur chemise blanche, le col largement ouvert sur le torse mate, avec leurs chaussures vernies noires et ce port altier, et puis la gestualité, cette façon de poser leur mains, de s'appuyer l'un sur l'autre, ils ont des airs de mafia. Je me demande à quoi ressemblent les mafieux de la Sicile. Eux ça serait une autre une mafia, une mafia du sud aussi, une mafia gitane. Non, eux ce sont des enfants qui joueraient aux mafieux. Les gitans ils ont ça toute la vie, un air d'enfants qui ont grandi trop vite. Enfants ce sont des petits hommes, ils ne sont pas sortis de l'enfance qu'ils sont déjà des hommes, mais ce sont des hommes en qui l'enfance se prolonge jusqu'à la mort. C'est de là, je sais, ce tempérament qui veut vivre seulement l'instant présent, qui ne peut le vivre que compulsivement, jamais en dehors de l'émotion. Je sais que c'est ça qui m'attache à eux, et aussi que je le reconnais, je connais ce tempérament comme moi-même. Il est mien. Mais en moi c'est aussi une nostalgie indicible, je ne sais pas pourquoi, une nostalgie presque insupportable. Je sais au moins que je désire partager le cœur de cette vitalité.

Il est quatre heures, le patron vient pour dire qu'il ferme, il le dit avec une fermeté telle qu'on sort rapidement. On sort est c'est la fraîcheur ; tous parlent haut et fort, en direction des voitures. Antonio el Cuervo et moi, on reste un peu en arrière. Et c'est là brusquement, il prend ma main. Je me laisse faire, je sens l'émotion monter en moi. Ma main est très petite dans la sienne. Il la sert. Il ne se rend pas compte qu'il la sert à ce point, et de plus en

plus. Qu'elle poigne! Il peut facilement la broyer ; je suis étonnée, je n'ai pas peur, ou plutôt, c'est une peur plaisante. J'ai toujours aimé avoir peur. Il la tient emprisonnée, il ne détend pas la sienne un instant. C'est comme ça, les mains prises, que nous marchons vers la Mercedes où déjà tout le monde s'est entassé. Le siège avant est vacant pour el Cuervo. Il y a un ton blagueur à l'arrière, et tout le temps qu'ils parlent, lui se tait. Alors le silence vient. Et dès que le silence est là il dit dans un souffle, sans se baisser: "*Nous on vient pas, vous allez nous laisser...*" Personne ne dit rien, alors el Cuervo ajoute "*On se voit demain.*" Et avec sa main gauche, il tape deux coups secs sur le capot comme pour lancer le départ : que la voiture démarre à présent.

Alors ils nous font des signes d'adieu, ils nous souhaitent une bonne nuit et leurs regards cherchent, ils cherchent celui d'Antonio, ils sont à l'affût d'une connivence qu'il ne veut pas leur donner. Une connivence pleine de sous-entendus. Chiaki lui, nous fait un signe discret, son regard est intense, je ne sais pas ce qu'il veut dire. Je ne saurais jamais avec certitude ce qu'il y avait dans son regard, si de la joie, si de la peine, ou des deux à la fois. Puis quand la voiture démarre, Chiaki s'exclame tout à coup, sans pouvoir se retenir, et c'est à Antonio qu'il s'adresse: "*-¡Cuidado con ella!*". Je ne comprends pas si ça signifie qu'il doit prendre soin de moi ou, au contraire, qu'il ne doit pas se fier à moi.

La voiture a disparue, voilà, on se retrouve seuls dans la rue. C'est alors que je pense à Julien. De toute cette soirée c'est la première fois. Je me demande s'il dort, là. Je me demande s'il s'inquiète. Soudain, par anticipation, sa présence me manque terriblement, et aussi cette proximité qui nous soude l'un à l'autre par-dessus tout. Je n'ai rien à craindre, notre amour dépasse tout, il ne peut être menacé. Pas même par une rencontre extraordinaire, notre amour embrasse tout, comprend tout.

Antonio a arrêté un taxi et donne l'adresse de la pension où il se loge. Il continue à serrer très fort ma main, je frémis sous cette force, je me rappelle ce que m'a dit Chiaki: il a été forgeron dès l'adolescence, il lui en reste les doigts en serres d'aigle. En moi, il y a cette appréhension que je ne peux nier, mais au-delà, ou plutôt à travers elle, je me sens heureuse, indiciblement moi-même: mon destin s'accomplit, c'est avec cet étrange inconnu que je me sens le plus naturelle et confiante.

Le taxi c'est arrêté, on est devant la pension, je n'ai rien vu défiler, ni les rues, ni le temps, où donc étais-je pendant ce parcours, comment je suis capable de ça ? De m'abstraire à ce point de la réalité ? Antonio sort un billet et dit au chauffeur de garder la monnaie. Le chauffeur est surpris, il n'a sans doute pas bien entendu, il cherche les billets pour rendre et el Cuervo répète, énervé, qu'il ne veut rien.

Il est déjà dehors et me tient la porte ouverte pour que je descende, puis il la claque dans mon dos, mais déjà il est devant moi. J'ai du mal à le suivre tellement il va vite, il sonne à l'interphone avec impatience, plusieurs fois. Elle est drôle cette impatience, oui, elle est tout à fait puérile. Il est comme un petit garçon très excité, très heureux et qui se fiche complètement des remontrances, de ce que le monde entier pourrait lui dire en cet instant. Une seule chose l'importe, c'est la chose pour laquelle il est impatient et sa joie est plus forte que tout.

Nous montons les marches quatre à quatre, main dans la main. Un homme aux traits tirés nous ouvre, il marmonne quelques mots, il n'a pas l'air content. Antonio le salue sans s'arrêter, il m'entraîne derrière lui jusqu'au bout du couloir comme on le ferait d'une poupée de chiffon, sans me lâcher la main ; ma petite main stoïque, broyée dans la sienne. Sans la desserrer, de l'autre main, il sort une petite clef de sa poche et il la tourne vivement dans la serrure.

(...)